

L'heure souhaitée a sonné depuis bien longtemps, mais Michel s'attarde sous les draps tiédés par la chaleur de son corps. Enveloppé dans une brume légère, il cherche l'odeur sensuelle de Sylvie. Chaque soir, Michel s'évertue à vaporiser son parfum afin de pouvoir s'endormir avec l'illusion de sa présence.

C'est ce dont il essaye de se persuader, alors que son épouse – Sylvie – est décédée, il y a trois ans, d'une longue et terrible maladie, comme l'on dit pour ne pas prononcer le mot cancer. Une période compliquée, exigeante, douloureuse, avec des allers et retours dans les hôpitaux. Ensuite, ce fut un grand cycle à la maison, avec la mise en place d'un suivi de la maladie par une équipe mobile de professionnels pour des soins palliatifs journaliers.

Michel a eu de grosses difficultés à faire face à cette situation. Une surveillance de tous les instants, des soins permanents avec aucune perspective de guérison. Il était découragé, au bord de la dépression.

Il y eut alors un dernier séjour à l'hôpital. Puis ce coup de téléphone alors qu'il venait à peine de se réveiller.

« Vous êtes bien monsieur Michel Pleyel ?

— Oui.

— Votre femme vient de décéder. Toutes nos condoléances. »

Un silence puis :

« Monsieur, vous avez deux heures pour enlever le corps. »

Michel avait reçu cette phrase comme un coup de massue et avait failli lâcher le téléphone. Sa vue s'était brouillée. Cet appel venait-il bien de l'hôpital ? Cet homme parlait-il de son épouse ? Après un long silence, la voix de l'interne de l'hôpital s'était fait entendre à nouveau :

« Allô, monsieur, vous êtes là ?

— Oui, je... laissez-moi me retourner ! »

Une voix insensible annonçait :

« Monsieur, nous sommes aux urgences. En vertu de l'article..., vous devez laisser la place libre dans les deux heures.

— Je pensais que c'était à vous de transférer le corps dans les trois jours.

— Nous sommes aux urgences, monsieur ! »

Michel n'entendait plus. Il était désespéré. Il avait raccroché. La tête lui tournait. Il n'avait eu que le temps de s'asseoir sur la première chaise qui se trouvait à sa portée. Il était resté là, pendant de longues minutes. Revenant à lui, il avait pensé prévenir sa fille Isabelle. Mais à chaque fois qu'il prenait le téléphone, il n'arrivait pas à faire le numéro.

Comment vais-je lui annoncer ?

Alors, il raccrochait, faisait le tour de la salle de séjour et recommençait. La troisième fois avait été la bonne :

« Allô, Isabelle ?

— Papa !

— Je viens pour te... euh...

— J'ai compris, papa, j'arrive ! »

Michel était soulagé. Sa fille allait arriver. Ils iraient voir une dernière fois Sylvie.

Toujours marqué par les paroles de l'interne de l'hôpital qui lui avait demandé d'évacuer le corps rapidement, il avait téléphoné aux pompes funèbres. Ceux-ci l'avaient rassuré. Contrairement à ce que les urgences avaient affirmé, la loi lui laissait le temps de se retourner. Ils allaient immédiatement entrer en contact avec l'hôpital et se chargeraient du déroulement des funérailles. Un seul petit ennui : ils voulaient le livret de famille et Michel ne savait pas où il pouvait être. Heureusement, sa fille était arrivée sur ces entrefaites et lui avait indiqué se souvenir l'avoir vu dans un tiroir du buffet de la salle de séjour, avec d'autres papiers, notamment ceux de diverses assurances.

Bien qu'athée, Michel avait organisé des funérailles religieuses comme l'aurait souhaité Sylvie qui avait toujours eu un faible pour la religion catholique. Chaque dimanche, elle écoutait et regardait la messe à la télévision.

Ce soir-là, sa fille Isabelle et son gendre Serge avaient insisté pour qu'il acceptât de passer la soirée et la nuit chez eux. Bien que voulant rester seul, il avait cédé afin de les rassurer. Une soirée où chacun avait essayé de faire revivre la défunte Sylvie en évoquant les souvenirs les plus marquants écoulés à ses côtés.

Depuis le décès de Sylvie, le ciel s'est obscurci pour Michel. Les soirées sont devenues longues, très longues, angoissantes, voire insupportables. Personne pour exprimer ses émotions et partager certains événements de la vie quotidienne. Le vide complet. Des nuits sans fin à se tourner, se retourner, ruminer, déplacer sans cesse l'oreiller, transpirer, se relever pour boire un verre d'eau. Dans la journée, ce n'est guère mieux. Parfois même, il doute de la mort de sa femme. Il pense qu'elle va revenir ; un vrai cauchemar. Il se sent oppressé et a de la peine à respirer. De temps en temps, il va voir sa fille, mais celle-ci a, comme chacun, sa propre vie.

Les premiers mois, il ne mange que des sandwichs et quelques fruits. Il ne s'intéresse plus à rien, ne lit plus le journal régional, ne regarde plus les matchs de foot, de hand-ball ou de rugby qui auparavant le passionnaient. Lorsque le moral tombe au plus bas, il prend un somnifère et va se coucher, espérant se réveiller avec de meilleures idées. Mais rien ne se passe. Rien. Le plat complet.

Le dimanche, il fait comme un pèlerinage à Serrières, petit village situé au bord du Rhône, au nord-est du département de l'Ardèche. C'était une de leurs promenades

favorites. Ils aimaient contempler les berges verdoyantes, les vagues moutonneuses se brisant contre les piles du pont, les peupliers se balançant au gré des vents et les coteaux fleuris. Les dernières sorties étaient plus courtes, silencieuses, seuls leurs regards se parlaient. Ils terminaient leur sortie au *Café de la place*. Sylvie prenait un Joker abricot, Michel un panaché. Ils savouraient le calme qui les entourait. Ils vivaient main dans la main ces instants précieux. Ils savaient que demain peut-être après-demain, tout cela allait s'arrêter.

Et voilà que, maintenant, Michel fait cette promenade sans Sylvie. À chaque retour, il éprouve une tristesse profonde et se demande s'il reviendra le dimanche suivant.

Ce matin, il s'arme de courage pour faire un peu de nettoyage au cas où sa fille viendrait. En passant le chiffon sur le buffet, ses yeux fixent un long moment la photo de Sylvie prise il y a une dizaine d'années.

« C'était le bon temps ! Je me souviens l'avoir prise sans qu'elle s'en aperçoive, alors qu'elle entrait chez un couturier pour reprendre l'ourlet de sa robe, » se murmure-t-il.

Un bruit de vélomoteur le tire de ses pensées.

Tiens, le facteur ! Il est en avance aujourd'hui.

Sans plus attendre, il va à sa rencontre.

« Bonjour, facteur. J'espère que vous m'apportez de bonnes nouvelles.

— Cela ne dépend pas de moi ! Tenez, vous avez de quoi lire !

— Merci, à demain. »

Michel se dirige alors dans la pièce qu'il a agencée en bureau pour prendre un coupe-papier. Il ouvre une à une les enveloppes. L'une d'entre elles attire plus particulièrement son attention.

Tiens, une lettre du notaire, se dit-il.

Après l'avoir lue, il pousse un soupir de soulagement.

« Enfin, j'ai le quitus des impôts. »

Michel attendait cette lettre avec impatience. Si ce courrier le libère d'en avoir terminé avec les formalités administratives concernant la succession, il n'en reste pas moins qu'il se sent de plus en plus seul. Il s'enlise peu à peu dans une sorte de nostalgie proche de la dépression.

Mais la vie est surprenante et parfois imprévisible. C'est souvent aux moments où l'on désespère qu'un événement surgit.

Aujourd'hui, Michel a décidé d'aller faire un tour au marché de Roussillon. Alors qu'il arpente l'allée où se trouvent les marchands de fruits et légumes, apparaît devant lui une silhouette féminine disparue il y a bien longtemps, presque oubliée. Est-ce un fantôme ? Il n'en revient pas.

Est-ce bien Mireille ? se demande-t-il.

Mireille était restée enfouie dans un coin de sa mémoire et là, maintenant, devant lui, sans prévenir, on ne sait pas pourquoi, elle réapparaît. Toujours aussi belle, aussi gracieuse, aussi souriante, aussi élégante. Seuls ses cheveux blancs marquent quelque peu son âge.

Son passé s'illumine à nouveau.

Il aurait voulu lui adresser la parole, mais il reste paralysé, pétrifié. Lorsque enfin, il reprend ses esprits, Mireille a disparu. L'a-t-elle vu ? Reconnu ?

Après cette apparition, le sourire renaît sur ses lèvres.

De retour dans son appartement, il dépose son cabas et comme s'il ne voulait pas que l'image de Mireille s'échappe, il s'assoit dans son fauteuil et ferme les yeux. Alors, il se fait un petit film souvenir. Il se revoit quelques jours avant son départ pour le service militaire. Il avait vingt ans. C'était en 1955.

Il se rappelle que Mireille lui avait demandé de l'accompagner à une fête du village et qu'il l'avait conduite en scooter. Ils avaient dansé toute la soirée ensemble. Il se souvenait avoir eu peur de lui dire qu'elle lui plaisait et s'était contenté, lors d'un tango, de frôler sa joue et de serrer son corps près du sien. Elle ne lui avait pas résisté et s'était blottie dans ses bras.

Les images du passé se mettent à s'accumuler dans le désordre pendant quelques secondes. Enfin, il parvient à les maîtriser. Oh, que cette soirée lui avait paru courte ! Sa mémoire retrouve une sensation qu'il avait éprouvée à l'instant où elle était montée à l'arrière du deux-roues, en entourant ses bras autour de sa ceinture tout en appuyant fortement sa joue contre son dos.

Il s'était senti aimé.

Il essaie de se souvenir de son visage d'adolescente et comme les policiers effectuant un portrait-robot, il dessine le contour de son visage assez rond, ses joues roses, ses

cheveux noirs, son nez à la parisienne, plutôt petit, ses lèvres bien dessinées et souriantes, ses oreilles parfaites.

Sentant qu'il ne peut en demander plus à sa mémoire, Michel se projette au moment où ils se sont quittés. Il se souvient de toutes ses pensées qui se bousculaient dans sa tête : il devait rejoindre un camp militaire dans la semaine. Aurait-il une permission ? Allait-il partir pour l'Algérie ? Et pour combien de mois, d'années ? Que dire ? Que promettre ? C'était l'incertitude. Alors, il l'a simplement embrassée. Elle est partie sans un mot, sans se retourner, en courant jusqu'à sa maison. Avait-elle les larmes aux yeux ? Elle seule peut répondre à cette question, encore faudrait-il qu'elle s'en souvienne. Il l'avait suivie du regard en ne sachant pas s'il la reverrait un jour.